

AGRICULTURE

Comment le paysan africain est entré dans l'Histoire

Élève de Dumont, l'agronome René Tourte a rédigé une encyclopédie de l'agriculture africaine. Il n'y partage pas le pessimisme affiché par son maître. **Par Gérard Haddad**

En 1962, l'agronome René Dumont publia un essai qui fit quelque bruit : *L'Afrique noire est mal partie*. Il y dressait un tableau général très pessimiste des pays de l'Afrique subsaharienne, en particulier de leur agriculture.

René Tourte était alors un ingénieur agronome déjà confirmé. D'emblée, il émit des réserves à l'égard de certaines des thèses de celui qui fut un de ses maîtres. Il était alors, et depuis quelques années, le directeur des recherches agronomiques de l'importante

Arriération, refus du progrès technique... les préjugés sur l'agriculture africaine sont tenaces.

station de Bambey, au Sénégal, centre qui coordonnait toutes les stations du Sénégal et de Mauritanie et dont l'influence s'étendait jusqu'au Mali, au Niger, au Burkina Faso, à la Côte d'Ivoire...

Mais ce n'est qu'en 1996, la retraite venue, après avoir dirigé pendant près de trente ans les recherches agronomiques de la région, puis être intervenu pendant quinze nouvelles années sous d'autres cieux, latino-américains notamment, au sein du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad), que René-

Tourte put, à la demande de la FAO (Food and Agricultural Organisation), rassembler ses réflexions en rédigeant une monumentale *Histoire de la recherche agricole en Afrique tropicale francophone* (voir encadré).

Lorsqu'on pense à l'agriculture et au paysan africain traditionnel, la première représentation – où le racisme joue son rôle – que l'on s'en fait est celle d'un grand état d'arriération dû au refus du progrès technique par le paysan africain. René Tourte pulvérise ce préjugé, partagé y compris par les spécialistes, et il a de bonnes raisons pour faire valoir sa position, raisons tirées de l'histoire de l'agriculture africaine. Qui d'ailleurs connaît cette agriculture mieux que lui après trente années passées à son service ?

Mais en s'engageant dans cette recherche, René Tourte se posa une lancinante question : mais avant ? Cet « avant » allait sans cesse reculer son horizon : avant la colonisation ; avant la pénétration européenne ; avant les premiers navigateurs portugais ; avant la découverte de l'Amérique et l'arrivée de plantes de ce continent (maïs, tomate, pomme de terre, etc.) ; avant les échanges transsahariens avec les arabo-berbères. Et au bout de ce questionnement, un grand vide cognitif. C'est ce vide que Tourte et sa collaboratrice vont tenter de combler en partie, remonter pour cela dix millénaires, revenir à cette période du néolithique, époque de tâtonnements empiriques se prolongeant sur des générations, où l'Africain domestiqua des plantes et des



Une plantation de thé au Kenya. © GETTY IMAGES

animaux, en particulier les deux grandes céréales africaines, le mil et le sorgho. Époque aussi où les paysans africains vont façonner des paysages agraires adaptés à la diversité et aux fortes contraintes des milieux naturels.

Ce retour à cette période, qui va de la pré-histoire au Moyen Âge, permet à René Tourte de rendre un vibrant hommage à ces hommes et ces femmes africains. Lui-même d'origine paysanne, né dans cette zone agricole peu favorisée de la Creuse, a ces belles paroles, empreintes d'humanisme à l'égard de ces frères paysans africains : « J'ai découvert que ces gens humbles, dont on ne parle quasiment jamais, détiennent un savoir immense en matière d'agriculture, antérieur à l'arrivée des Français en Afrique tropicale. Ils possèdent

en particulier une connaissance empirique de leurs différents sols. Quand les pédologues européens dresseront la carte de ces sols, cette carte correspondra très souvent à celle empirique traditionnelle. »

Un autre exemple surprenant du talent des paysans africains est celui de la riziculture. Ceux-ci avaient réussi à domestiquer une variété de riz spécifiquement africaine, *Oryza glaberrima*, certes aujourd'hui délaissée au profit de l'espèce asiatique, *Oryza sativa*, beaucoup plus productive. Mais ces paysans ont su inventer une incroyable variété de types de culture, comme le riz pluvial, poussant sur sols secs grâce à l'eau de pluie, le riz flottant supportant des submersions de plusieurs mètres d'eau et récolté en pirogue, ►

- ▶ ou le riz de mangrove cultivé sur les plaines salées maritimes grâce à un astucieux système de contrôle des eaux de mer.

Mon expérience d'agronome riziculteur dans le Sud Sénégal confirme l'opinion de René Tourte. J'ai observé qu'une des variétés les plus cultivées en Casamance et en Gambie voisine avait été sélectionnée vingt ou trente ans plus tôt dans une station de... Calcutta. Elle s'était répandue dans la région sans l'intervention d'aucune vulgarisation. L'hypothèse retenue fut qu'un Gambien – la Gambie étant alors colonie britannique – servant dans l'armée anglaise en Inde avait dû observer cette variété et en avait ramené des semences au pays. J'ai également observé l'intérêt des paysans pour les variétés formosanes de la révolution verte. Toutes ces observations montrent la curiosité et l'appétence des paysans africains pour le progrès technique. À une

condition, comme je l'ai montré dans mon ouvrage *Tripalium*¹, que la nouvelle technique puisse s'insérer dans le mode de travail africain ne connaissant pas la division et la complémentarité des tâches.

En conclusion, et contrairement au pessimisme de René Dumont, Tourte pense que l'Afrique subsaharienne agricole est plutôt bien partie. Elle est peut-être la richesse principale du continent.

Mais la volonté politique manque parfois et le sous-équipement dramatique limite cette agriculture à n'être que manuelle. Depuis 1980, elle n'apparaît plus comme une priorité pour plusieurs pays africains, ainsi que pour les instances internationales de financement. Pour René Tourte, l'agriculture durable reste cependant le salut de l'Afrique. Et peut-être celui du reste du monde. ■

1. *Tripalium*, Éditions François Bourin, 2012.

UN MONUMENT EN SIX VOLUMES

L'ouvrage de René Tourte se présente sous la forme d'une encyclopédie en six volumes et 2800 pages de texte qui demanda à l'auteur et à son épouse quinze années de recherche et de rédaction. Elle est devenue, depuis, une référence pour les hommes politiques, les agronomes et toute personne intéressée par le développement de l'Afrique et de Madagascar.

Au départ, la FAO lui avait demandé un rapport sur l'état de la recherche agronomique subsaharienne organisée, à partir de ses premiers balbutiements à la fin du XIX^e siècle : jardins d'essais, fermes-écoles, premières stations de recherche. Le rapport devait préciser les effets de ces embryons de recherche sur l'évolution de l'agriculture et de l'élevage africains ainsi que sur

l'environnement forestier. Pour ce travail, l'auteur disposait d'abondantes archives concernant la période immédiatement antérieure à la colonisation, archives encore plus importantes pour la période de la colonisation, ainsi que pour celle qui suivit cette colonisation.

L'étude de René Tourte dépasse le cadre francophone puisqu'elle inclut partiellement les anciennes colonies portugaises et fait référence à certains pays anglophones. Elle couvre un espace supérieur à 10 millions de kilomètres carrés, le tiers de la surface du continent, habité par 250 millions d'âmes.

Par manque de moyens, seul le premier volume existe sous forme d'un ouvrage papier. Les six volumes sont toutefois intégralement

diffusés sur le site de la FAO, d'accès et de téléchargement gratuits ou en DVD.

Cette encyclopédie comporte six volumes :

Le premier est consacré aux sources de l'agriculture africaine, de la préhistoire au Moyen Âge. Le second, lui, se concentre sur « le temps des découvertes » du XV^e siècle au XVIII^e siècle. Le troisième traite des « explorateurs et marchands à la recherche de l'eldorado africain » au XIX^e siècle. Le quatrième s'occupe de la période coloniale et des premiers jardins d'essai (1890-1914). C'est dans le cinquième volume que l'on aborde la recherche en stations et les premières mises en valeur des territoires (1918-1945). Enfin le sixième et dernier volume traite de la fin de la période coloniale et du début des indépendances. ■